Ami du Clergé du 24 mars 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Pâques. — I. La triple allégresse pascale, 161. — II. Ceux qui veulent mettre les scellés sur notre tombe, 162.
Instructions du dimanche. — XXVI. *Dimanche de Quasimodo :* La paix du Christ, 164.
L'Eucharistie et la vie. — VII. L'Eucharistie source d'humilité, 165. — VIII. L'Eucharistie inspiratrice de pénitence et de mortification, 168. — IX. L'Eucharistie créatrice de pureté, 170.
Lectures pour le Mois de Marie. — *Ouverture :* « Ave Maria ! » C'est le salut du ciel, 172. — *1er Jour :* « Ave Maria ! » C'est le salut de la terre, 173. — *2e Jour :* Suite et fin du même sujet, 174.
En lisant. — Le message des Anges de la Résurrection, 175.

SERMONS POUR PAQUES

I

LA TRIPLE ALLÉGRESSE PASCALE

Mes frères,

Nous sortons d'un grand deuil et nous entrons dans une grande joie. Avant-hier, c'était l'affreux drame de la Passion, plein de douleurs et de sang ; hier, tout semblait pleurer dans l'Eglise, parce que son divin Epoux était couché dans la tombe. Aujourd'hui, au contraire, tout chante et tout exulte. Même au milieu des angoisses de l'heure présente, le monde semble baigné dans une atmosphère de jubilation ; les lugubres refrains ont fait place au triomphal *Alleluia*. Ce n'est plus la terre avec ses ténèbres, c'est déjà le ciel avec ses clartés infinies. Elevons nos esprits et nos cœurs et célébrons la triple allégresse que nous apporte ce jour, car il nous est une fête de famille, un triomphe, une espérance.

I. — *La fête de famille*

Une des plus douces choses qu'il y ait au monde, c'est la famille. Autour d'un père et d'une mère aimés, naissent et grandissent des enfants « semblables aux verts rejetons de l'olivier. » Le soir, quand les travaux de la journée sont achevés, quand arrive l'heure du repos, la troupe des petits et des grands s'assied autour de la table commune, et au foyer règne la joie. Toutefois il arrive souvent que les nécessités de la vie obligent la famille à se disperser, afin de chercher au loin des moyens d'existence. La séparation est pénible ; mais l'on se dit au revoir et l'on vit de l'espérance qu'un jour tout le monde rentrera au foyer abandonné mais non oublié. Et qu'il est beau et bon, ce jour, lorsqu'il arrive !

Eh bien ! c'est aujourd'hui la fête joyeuse de la famille chrétienne. Les cloches chantent, la nature s'égaie dans le premier sourire du printemps et le réveil de la vie coïncide avec le réveil du Christ Jésus. Aujourd'hui dans l'Eglise on mange la Pâque ; aujourd'hui se dresse la grande table et se célèbre le grand banquet, *cœnam magnam.*

Oui, le festin pascal est grand : grand par le nombre des invités, *vocavit multos :* beaucoup, c'est-à-dire tous ; grand par la qualité incomparable de la nourriture et du breuvage qu'on y reçoit. Quelle fête de famille, lorsqu'on voit les enfants de Dieu assis à la table eucharistique y manger l'aliment de Pâques, la chair du Christ ressuscité !

Il y a une ombre à ce tableau et une tristesse parmi cette grande joie. Quand le père de famille réunit ses enfants autour de sa table, il est content ; mais son cœur se serre, ses yeux s'emplissent de larmes, s'il voit une place vide, si quelqu'un manque au festin : un pauvre enfant qui est mort. Ainsi un jour de Pâques : Dieu est content, parce qu'il convie tous ses enfants au grand festin annuel; mais il est attristé parce qu'il y a des vides, et parce que parmi ses enfants il est des morts volontaires qui refusent de venir s'asseoir à la table des vivants. Espérons du moins que ceux qui n'y sont pas venus aujourd'hui y viendront demain ; la miséricorde de Dieu les attend et le banquet est toujours prêt.

Vous, m. f., vous y êtes venus; vous avez communié à la chair de l'Agneau ; vous vous êtes enivrés à la coupe du sang divin ; vous avez pris part à la grande fête de famille, vous en savez les joies intimes. Oh ! n'oubliez jamais les douceurs de cette table où Dieu traite ses enfants et où la présence des enfants réjouit le cœur de Dieu ! Soyez toujours fidèles au rendez-vous de l'amour divin et à la fête du Christ ressuscité d'entre les morts.

II. — *Le triomphe du Christ*

C'est une belle chose qu'un triomphe.

Un homme a combattu vaillamment ; il a livré de rudes batailles et remporté de brillantes victoires. La fortune a secondé son génie et le succès a récompensé la bravoure de ses soldats. Les peuples vaincus se rendent et livrent leurs armes et leurs trésors. Alors le vaillant capitaine rentre dans son pays, escorté de son armée victorieuse, et la patrie lui décerne les honneurs du triomphe. Vous savez quelle fête c'était dans la Rome ancienne, et comment en pleine apothéose, au milieu d'un peuple enthousiaste, le vainqueur, monté sur un char magnifique, traînant à sa suite les débris des armées vaincues, gravissait les cimes du Capitole, aux acclamations d'une foule en délire ; et vous n'ignorez pas les précautions qu'on croyait devoir prendre pour éviter que le héros, objet d'un tel honneur, n'oubliât point qu'il était encore un homme.

La fête d'aujourd'hui, c'est un triomphe ; c'est la solennité publique d'une grande victoire. Jésus a livré de rudes combats, il s'est mesuré avec des ennemis nombreux et terribles. Un moment, il a paru succomber et l'on a pu craindre que la sainte cause pour laquelle il luttait ne fût perdue. Il est mort en héros, c'est vrai ; mais il est couché dans le tombeau ; la pierre en est scellée, et il semble que c'est fini.

Il le semblait, en effet ; mais il n'en est pas de ces combats comme des autres. Ici, c'est en mourant qu'on gagne la victoire, *mortem moriendo destruxit,... dux vitæ mortuus regnat vivus.* Quand on a souffert, peiné, agonisé, donné jusqu'à la dernière goutte de son sang et rendu son âme à Dieu, on est mort, mais c'est par là que l'on est vainqueur. Comme le grain de blé n'est jeté en terre que pour y germer bientôt, on s'enferme dans la tombe, mais c'est pour

y dormir seulement un court sommeil et se réveiller avant que ne se lève la troisième aurore.

Cependant la mort se flatte de tenir sa proie pour toujours ; les ennemis se persuadent que c'en est fini. Par excès de prudence, toutefois, ils placent des gardes autour du tombeau du Christ. Mais Dieu se rit de soldats en armes ; autant vaudrait poster des sentinelles au sommet des collines le matin pour empêcher le soleil de se lever. Dieu et le soleil se jouent de ces ridicules et impuissantes démonstrations. Quand arrive la grande poussée de vie et de lumière, l'aurore inonde le monde de ses feux, et le Fils du Très-Haut, traversant la pierre du tombeau, s'élance glorieux, en vainqueur.

Qu'il fut beau ce triomphe ! Les anges du ciel y vinrent assister, et ce sont eux qui annoncèrent la grande nouvelle aux Saintes Femmes en pleurs et aux disciples déconcertés. Bientôt le Christ ressuscité se montra lui-même et imposa à ses témoins une foi si ferme qu'ils n'hésiteront pas à lui sacrifier leur vie.

Que nous sommes loin d'hier ! Hier, c'étaient les humiliations, les opprobres, les soufflets, les crachats, la flagellation, la crucifixion et le dernier souffle s'exhalant d'une poitrine épuisée. Aujourd'hui, c'est la gloire, c'est l'honneur, c'est la résurrection, c'est la vie. « O mort, où est ta victoire et ton aiguillon ? » Plus d'ennemis, plus de combats, plus de blessures, si ce n'est à l'état de glorieuses cicatrices; plus de mort, plus de sépulcre ; partout la vie, la gloire et le triomphe.

Et ce qui ajoute à la splendeur de ce triomphe, c'est qu'il est *définitif*. Les triomphes humains sont de courte durée, et souvent il n'y a qu'un pas de l'apothéose à la déchéance et de l'honneur à l'opprobre. Aujourd'hui l'accession acclamée au temple de la gloire ; demain la lugubre marche au tombeau... Il en est autrement du triomphe du Christ. Quand il était sorti de la gloire pour entrer dans l'anéantissement et de la vie pour entrer dans la mort, ce n'était que pour une fois et comme en passant ; mais aujourd'hui qu'il sort de la mort pour rentrer dans la vie, c'est pour toujours. Il devient réfractaire à la souffrance et à la mort, *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur*. (Rom., VI, 9). Sa nature maintenant reprend ses droits. Il suffit pour la rançon du monde qu'il soit mort une fois. Voilà le grand triomphe d'aujourd'hui.

III. — *L'immortelle espérance*

On se demande pourquoi en ce saint jour les visages semblent sourire, pourquoi on respire comme une fortifiante senteur de pleine vie. C'est la résurrection du Christ qui met cette allégresse dans les cœurs. Comment ne pas se réjouir quand triomphe le droit, et quand la victoire couronne le dévouement et le sacrifice ?

Mais il y a aussi l'immortelle espérance, cette douce sœur de la foi et de la charité. Telle est la vertu de la résurrection du Christ, qu'en lui elle s'étend à nous tous. Nous aimons la vie ; c'est le plus grand bien, et nul n'y renonce volontiers. Tous les êtres, à quelque degré du règne animal qu'ils appartiennent, sont obstinés dans l'existence. Et voilà cependant que sous les yeux des hommes si contents de vivre se dresse partout le spectacle de la mort. Dans cette maison où l'on vivait tranquille et heureux dans la douce compagnie des siens, la mort est entrée et est venue enlever quelqu'un de ceux que l'on aimait. Ainsi s'en vont les autres ; ainsi nous nous en irons nous-mêmes ; que dis-je ? ainsi nous nous en allons chaque jour, morts déjà avant de mourir.

Mais ceux qui dorment dans les tombeaux n'en sortiront-ils jamais ? Grave question, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! réjouissons-nous : Pâques nous en donne la solution. Voici un sépulcre : hier, un mort y était enseveli ; aujourd'hui, il est grand ouvert et chacun peut voir qu'il est vide. Hier, le Christ était couché, vaincu, dans ce tombeau bien scellé et bien gardé ; aujourd'hui, il s'est réveillé, il a secoué les linceuls et le suaire dont il était enveloppé ; son corps glorieux a traversé l'énorme pierre qui le tenait enfermé, il s'est élancé de ces profondeurs ténébreuses, comme le soleil émerge de l'ombre, et sur ses lèvres ont retenti ces triomphales paroles : « Je suis la résurrection et la vie ! » (Jo., XI, 25).

Ce tombeau est vide, mais il l'est plus que vous ne pensez. Il n'est pas seulement vide de Jésus-Christ, il est vide de tous les hommes, car tous sont ressuscités en l'Homme-Dieu. (I Th., IV, 13). Hier, le monde entier gisait dans la tombe ; aujourd'hui, après avoir dormi côte à côte avec Jésus, nous nous sommes levés avec lui ; il nous a entraînés à sa suite comme un vaillant capitaine associe son armée à son triomphe.

« Tous les hommes sont morts en Adam, » dit l'Apôtre (Rom., V, 15), tous revivront en Jésus-Christ. « Christ est ressuscité prémices de ceux qui dorment » (I Cor., XV, 20). Les prémices d'abord, et ensuite tous ceux qui seront du Christ et qui ont cru en lui. Il marche le premier, et nous venons après lui.

Telle est l'espérance qui chante aujourd'hui dans tous les cœurs avec les cloches de Pâques. Au milieu des tristes réalités d'ici-bas on se console avec un rayon d'espérance. Mais combien trompeuse est l'espérance humaine ! Meilleure et plus assurée est l'espérance chrétienne que nous apporte la résurrection de notre Christ. Ouvrons nos âmes à cette douce conviction et chantons avec l'Eglise : « *Surrexit Christus spes mea*, le Christ mon espérance est ressuscité ! » Ainsi soit-il.

II

CEUX QUI VEULENT METTRE LES SCELLÉS SUR NOTRE TOMBE

Mes frères,

Lorsque, le soir du Vendredi Saint, le corps de Notre-Seigneur eut été descendu de la croix et déposé dans le tombeau, ses ennemis allèrent trouver Pilate et lui dirent : « Ce séducteur a dit pendant qu'il était en vie : « Trois jours après ma mort, je ressusciterai. » Ordonnez donc qu'on garde son tombeau, afin que ses disciples ne puissent enlever son corps et dire : « Il est ressuscité. » Pilate leur répondit : « Vous avez des gardes, prenez donc vous-mêmes toutes les précautions que vous estimerez nécessaires. »

Les Juifs se rendirent au tombeau, s'assurèrent que leur victime s'y trouvait réellement, apposèrent les scellés sur la pierre qui en fermait l'entrée et placèrent des soldats pour le garder.

Précaution inutile ! Trois jours ne s'étaient pas écoulés que Jésus ressuscitait comme il l'avait prédit et, en dépit des scellés et des gardes, sortait vivant de sa tombe.

Notre-Seigneur est ressuscité le premier : « *Primitiæ dormientium.* » Or il nous assure qu'un jour nous ressusciterons comme lui. Il en est qui nient cette vérité et qui, à l'exemple des Juifs, voudraient mettre les scellés sur notre tombe, nous y enfermer tout entiers et nous empêcher à tout jamais d'en sortir. « Quand on est mort, tout est mort et on l'est pour toujours, » s'en vont-ils répétant. Parole insensée, m. f., et tout aussi impuissante à changer notre destinée que le furent les Juifs à empêcher Jésus de ressusciter. Parole impie et contre laquelle proteste notre raison, notre conscience et notre cœur.

I

Non, m. f., quand on est mort, tout n'est pas mort. Notre *raison* le sent et l'exige.

Elle sent que la sagesse de Dieu a dû avoir un but en nous créant. Toutes les autres créatures, il les a faites pour nous, pour nous nourrir, pour nous servir, pour que nous jouissions d'elles selon nos besoins. Mais si nous devons mourir tout entiers et pour toujours, nous, pour qui nous a-t-il faits ? Pour vivre pendant quelques années, en butte à bien des épreuves, et finalement disparaître l'un après l'autre dans la tombe ? Que diriez-vous d'un ouvrier qui, ses œuvres achevées, les briserait ainsi l'une après l'autre ?

Nous voudrions vivre toujours, et ce n'est pas étonnant, car telle était notre destinée primitive. Pour punir Adam de son péché, Dieu l'a condamné à mourir, lui et sa postérité ; mais il n'a pas pour autant enlevé de son cœur ce désir, cet espoir de vivre toujours qu'il y avait mis. Et de fait, nous vivons, nous faisons des projets, comme si nous ne devions jamais mourir. L'instinct que Dieu a donné aux animaux les trompe rarement ; n'y aurait-il qu'en nous qu'il y aurait des désirs qui ne seront jamais réalisés, des besoins qui ne seront jamais satisfaits ?

Mais, nous dit notre raison, c'est surtout la justice de Dieu qui réclame une autre vie et la résurrection de nos corps. La vertu est-elle toujours récompensée et le vice puni, ici-bas ? Il s'en faut de beaucoup. Combien de mécréants, d'escrocs, de voleurs on voit mener une vie large et honorée, alors que leur place serait en prison ou au bagne ! Combien d'honnêtes gens, au contraire, sont l'objet des railleries, des calomnies, voire des persécutions ! Et à supposer que cela ne soit pas, il n'en reste pas moins que ce sont les plus méritants, c'est-à-dire ceux qui poussent l'héroïsme jusqu'au sacrifice de leur vie, qui sont le moins récompensés ici-bas.

Voyez ce qui s'est passé pendant la guerre. Que de milliers de soldats sont morts en faisant leur devoir ! Si quand on est mort tout est mort, quelle a été leur récompense? On a épinglé la croix de guerre sur leur cercueil, si tant est qu'ils aient eu un cercueil ! Ce fut une consolation pour leur famille, mais eux n'étaient plus là pour le voir. Leur héroïsme nous a valu la victoire : qu'ils en soient bénis ; mais cette victoire, ils ne l'ont pas vue et ils n'en ont pas joui. Depuis l'armistice, chaque année, le onze novembre, des milliers de bouches célèbrent leur courage, exaltent leur sacrifice, font leur éloge : c'est très bien ; mais cet éloge, ils sont les seuls à ne pas l'entendre... Non, s'il n'y a pas d'autre vie, ils n'ont reçu et ne recevront jamais aucune récompense. Est-ce juste ? Non sûrement, et, si cela était, c'en serait fait de la vertu, du dévouement et de l'héroïsme.

II

La *conscience* humaine ne proteste pas moins fort que la raison contre la négation d'une autre vie.

Au cours d'un arrêt de son train dans une gare, Mgr Mermillod, évêque de Genève, était descendu de son wagon et causait avec le mécanicien, descendu lui aussi de sa machine. « Ah ! notre métier est rude, disait celui-ci, tellement qu'à certains jours il y a quelque chose qui vous monte à la tête, on a envie de tout faire sauter et de se venger ainsi de la société. — Qu'est-ce qui vous en empêche ? dit l'évêque, est-ce la peur d'une condamnation ? — Oh non, car on y laisserait aussi sa peau, mais on pense qu'il y a un Dieu et qu'alors tout ne finirait pas comme cela. »

La croyance à une autre vie, la crainte de Dieu qui nous jugera un jour, voilà donc, m. f., le frein qui nous arrête sur la pente du mal. Supprimez-le, et il n'en reste plus d'autre que la crainte du gendarme. Supprimez-le, et toute la morale se résume dans cette maxime des gens sans foi ni loi : « Pas vu, pas pris ! »

Mais, m. f., la conscience proteste contre cette maxime. D'abord parce que, si elle était vraie, c'en serait fait de toute civilisation et nous retournerions à la barbarie. Ensuite, parce que quand nous avons mal agi, même si personne ne nous a vus, nous sentons qu'un œil invisible a été le témoin de notre mauvaise action. Nous avons beau nous défendre de cette impression : même quand nous sommes sûrs d'échapper à la justice des hommes, nous sommes inquiets, une voix intérieure nous dit que nous n'échapperons pas à la justice de Dieu.

III

Mais c'est surtout *notre cœur* qui réclame une autre vie. N'est-il pas vrai que quand nous perdons une personne chère, nous sentons que cela ne peut pas être fini à tout jamais entre elle et nous, et que la mort n'est qu'une séparation momentanée ? Aussi, est-ce un « au revoir » que nous disons à ceux qui nous quittent, ou si c'est un « adieu », cet adieu est synonyme d'au revoir près du bon Dieu. Et à mesure que nous avançons dans la vie et que nous approchons du moment où nous quitterons le monde à notre tour, leur souvenir redevient plus vivant dans notre esprit, nous pensons plus souvent à eux, nous revivons davantage avec eux, tellement qu'il n'est pas rare d'entendre, au cours de leur dernière agonie, des vieillards appeler leur père et leur mère comme s'ils les voyaient venant à leur rencontre. Le général Drouot sentant venir sa faim s'écriait : « Je me réjouis de mourir, je vais revoir mon père, ma mère et mon empereur ! »

Eh bien ! nous aussi, m. f., quand nous mourrons, nous retrouverons ceux que nous avons perdus. Nous retrouverons leur âme, car leur âme n'est pas morte et nous attend là-haut. Au jour de la résurrection nous reverrons également leurs corps, nous contemplerons à nouveau leurs traits tels que nous les avons vus ici-bas, moins les infirmités, les contractions de la souffrance et les rides de la vieillesse. C'était, bien des siècles avant Jésus-Christ, la conviction du saint homme Job : « Je crois, disait-il, que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai de la terre au dernier jour, et je verrai mon Sauveur, revêtu à nouveau de ma chair ; c'est moi, avec mes yeux actuels, qui le contemplerai et non pas un autre que moi ni avec d'autres yeux que ceux que je

possède aujourd'hui. » C'était également l'espérance de Marthe quand Jésus lui affirmait que son frère ressusciterait : « Oh ! je sais bien, Seigneur, qu'il ressuscitera au dernier jour. »

* *

Soyez persuadés de la même vérité, m. f., et quand dans un instant j'aurai entonné le *Credo*, chantez avec une profonde conviction : « *Et exspecto resurrectionem mortuorum.* » Oui, je crois à une autre vie, je crois que je ne mourrai pas tout entier, que mon corps lui-même ne mourra que pour ressusciter comme l'a fait Jésus-Christ en cette fête de Pâques; oui, j'attends avec confiance le grand jour de la résurrection qui manifestera de façon éclatante la sagesse et la justice de Dieu et me réunira à tous ceux que j'aime. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXVI

Dimanche de Quasimodo

LA PAIX DU CHRIST

Mes frères,

Que le mot de *paix* revient fréquemment sur les lèvres de Jésus ! Non content de l'avoir fait entendre à sa naissance par la bouche des anges, il a recommandé à ses Apôtres de l'adopter comme forme de salutation lorsqu'ils aborderaient familles ou cités ; et lui-même, dans son discours qu'on pourrait dire d'adieux, l'emploie pour exprimer l'un des biens qu'il va leur laisser : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, mais pas à la manière du monde » (Jo., XIV, 27) ; et ce mot, et cette chose divine, il y revient le soir même de la Résurrection et huit jours après encore en se retrouvant au milieu des siens (Jo., XX, 19).

Il faut que la leçon soit d'importance. Nous allons la méditer. Nous verrons en quoi consiste la paix du Christ, quels en sont les fondements et les effets.

I. — *En quoi elle consiste*

1° La paix chrétienne consiste d'abord dans la soumission de l'esprit à la foi. Mais qu'il est donc difficile à l'esprit humain de se soumettre à la foi en toute simplicité et humilité ! Les uns voient des difficultés à la foi dans toutes les objections qu'ils entendent ou dans tous les mystères de la vie auxquels ils se heurtent. Les autres compliquent leur foi par des minuties, des scrupules, des exagérations. Cependant, tant que l'âme n'est pas assise pleinement et tranquillement dans une foi sereine, elle ne peut pas avoir la paix, puisque celle-ci est définie « la tranquillité de l'ordre » ; or, il n'y a d'ordre dans l'esprit que si celui-ci accepte la parole révélée de Dieu. La négation, le doute volontaire opposés à cette parole divine, c'est le désordre ; c'est donc l'obstacle à la paix du Christ.

2° La paix chrétienne consiste en second lieu dans la soumission à l'espérance. Mais quelle difficulté encore de toujours soumettre son cœur à l'espérance ! Voici le cœur brisé par un deuil, ou meurtri par une déception, ou blessé par une injustice, ou, dans un ordre plus intime, abîmé dans les sécheresses et les froideurs spirituelles. Quelle espérance lui reste-t-il au milieu de ces amertumes ? Jésus répond : « Je vous ai parlé, afin que vous ayez la paix en moi, *hæc locutus sum ut in me pacem habeatis.* » (Jo., XVI, 33). Il s'agit de trouver la paix en Jésus seul, se souvenant que ce qu'il permet de plus dur et de plus amer est toujours pour notre bien, et disposé à reposer son cœur dans une espérance qu'aucune épreuve ne pourra détruire. Si l'âme a le courage de s'établir dans cette disposition dans ses plus grandes détresses, elle entendra au fond d'elle-même cette voix du divin Maître : « *Pax vobis, ego sum, nolite timere.* » (Luc, XXIV, 36).

3° La paix chrétienne consiste encore dans la soumission de la volonté au devoir. Tant qu'une âme n'est pas complètement résolue à soumettre sa volonté au devoir dans toutes les circonstances même les plus intimes de la vie, elle n'aura pas la paix. Sans doute personne n'est exempt de péché, et la volonté peut avoir des défaillances ; mais qu'elle ne succombe jamais que par faiblesse, par surprise, par entraînement passager, et non délibérément, pour se soustraire au devoir. Jésus l'a fait dire aux anges : Il n'y a de paix que pour les hommes de bonne volonté, *pax hominibus bonæ voluntatis.*

4° Enfin la paix chrétienne consiste dans le support du prochain. Chose étrange ! il y a des âmes bonnes, très soumises dans leur esprit à la foi, très soumises dans leur cœur à l'espérance, très soumises dans leur volonté au devoir, et qui échappent à la paix parce qu'elles n'ont pas la vertu de supporter le prochain. S. Paul disait à ses fidèles de Rome : « Soyez en paix avec tous les hommes, *cum omnibus hominibus pacem habentes.* » (Rom., XII, 18). Le démon est tellement ennemi de la paix des âmes qu'il suscite chez certaines, parfaites et saintes par ailleurs, des inimitiés, des jalousies, des aversions secrètes, mais terribles, indéracinables, à forme d'idées fixes, de hantises ; inimitiés, jalousies, aversions qui souvent n'ont pas de fondement raisonnable, mais qui sont nées d'impressions. Et voilà tout l'édifice de la paix détruit.

Ces secrets de la paix connus, que Dieu nous aide à les faire passer dans notre vie ! Que nous servirait-il de les connaître, si nous les ignorions dans la pratique ?

Voyons maintenant les obstacles que rencontre la paix du Christ.

II. — *Ses obstacles*

1° Le premier obstacle à la paix chrétienne est l'activité naturelle. Il y a dans notre société contemporaine une fièvre d'activité qui s'accommode difficilement avec la paix. Beaucoup de tempéraments, surtout dans les villes, sont devenus nerveux à l'extrême ; cela tient en grande partie à des habitudes d'hygiène qui manquent de prudence et de sobriété. Ces tempéraments excitent perpétuellement dans l'âme une activité exagérée des désirs, des actes et des paroles, ainsi qu'une tendance aux préoccupations excessives et aux inquiétudes. « Je désire bien peu de choses, disait S. François de Sales, et le peu que je désire, je le désire bien peu, et si j'étais à renaître, je ne voudrais avoir aucun désir. » Que cette sagesse chrétienne où respire une si grande paix est éloignée de nos âmes modernes ! « Faites chaque chose en son temps, » dit l'Ecclésiaste (VIII, 6). Et qui veut aujourd'hui attendre le temps de faire les choses ? On voudrait faire tout à la fois, ou devancer les heures de la Providence.

Oh ! qui apprendra aux âmes contemporaines à se

modérer, à calmer la mobilité de l'imagination, à faire taire en soi les angoisses, les craintes, les regrets hors de propos et stériles ! L'impression que donnent surtout les villes est celle d'une trop grande précipitation de la vie, d'une véritable fièvre, d'une perpétuelle agitation. S. Paul parle des âmes qui sont sans affection, sans paix, *sine affectione, sine pace* (II Tim., III, 3) : il met ces deux mots à la suite, parce qu'en effet dans cette précipitation de l'activité de l'âme il y a à peine place pour les affections comme pour la paix. Un cœur qui n'est jamais paisible n'a plus le temps d'aimer.

C'est le démon qui nous précipite dans ce vertige. « Que le Dieu de paix, dit encore S. Paul, contienne Satan sous ses pieds, *Deus pacis conteret Satanam sub pedibus.* » (Rom., XVI, 20). L'ennemi de nos âmes trouve son compte dans cette folie d'agitation.

2° Le second obstacle à la paix du Christ est dans le découragement. S'il y a des nerveux et des sanguins qui se livrent à une activité excessive, il y a aussi des bilieux et des lymphatiques dont la bile ou la lymphe assombrit tous les événements de la vie. Les âmes ainsi faites ne voient que l'envers, le mauvais côté des personnes et des choses, elles prennent tout au tragique, elles poussent tout au noir ; leur vie se passe en plaintes, en gémissements, en dégoûts. *Vane conturbatur homo,* disait déjà la sagesse antique (Ps. XXXVIII, 12), c'est bien en vain que l'homme se tourmente. Ce trouble obscurcit la raison, abat le courage, déprime la volonté et rend l'esprit moins accessible aux lumières divines.

La nature ne peut point par elle-même trouver la paix. Il faut la gagner par l'effort constant d'une volonté appliquée à lutter contre toutes les tentations de découragement, de lassitude et de dégoût.

III. — *Ses fondements*

Quels sont les fondements de la paix du Christ ?

1° Le premier est la conformité à la volonté de Dieu. Remarquez le mot très profond de Notre-Seigneur : « Ma paix ne ressemble pas à celle du monde. » (Jo., XIV, 27). La paix selon le monde, c'est la conformité des événements avec notre volonté. Mais alors, c'est une paix que nous ne pouvons ni nous donner ni nous conserver, une paix fragile, sans lendemain assuré. La paix que Jésus-Christ nous donne consiste, elle, dans la conformité de nos volontés à la volonté divine, quels que soient les événements. Cette paix-là est solide, profonde, inébranlable ; nous en sommes les maîtres ; personne ne peut nous la ravir.

2° Un autre fondement de la paix est dans l'amour généreux. Dès qu'une âme aime son Dieu généreusement, sans marchander, elle trouve la paix dans sa générosité même. Nous en avons un exemple, entre beaucoup d'autres, dans le P. de Foucauld, un des saints modernes les plus extraordinaires. Cet homme, qui a vécu seul, pauvre, humilié, abandonné, dans les conditions les plus dures, n'a jamais perdu la paix une minute. Ce spectacle de son âme dominant les états extérieurs de vie les plus effrayants est un triomphe impressionnant de son amour.

3° L'honnêteté est encore un fondement de la paix. Quand une âme a pu accepter le programme de l'auteur de l'*Imitation :* « Aime à être inconnue et comptée pour rien, » elle est sûre de ne pas perdre la paix.

4° L'obéissance va avec l'humilité, elle en est la compagne inséparable. L'obéissance pacifie tout : les troubles, les hésitations, les scrupules, tout cela est guéri par cette vertu qui, si elle est bien réelle, rend à l'âme la plus agitée la paix qu'elle aurait perdue.

IV. — *Ses fruits*

Quels sont enfin les fruits de la paix ?

1° Qui pourra dire le charme d'une âme totalement pénétrée de la paix du Christ ? Son esprit est dans une habituelle sérénité. Quand elle parle, elle réjouit ceux qui l'entourent. S. Paul disait : « Que Dieu vous emplisse par votre foi de toute joie et de toute paix. » (Rom., XV, 13). Une foi sereine dans l'esprit met de la paix dans les paroles et quelque chose qui ressemble à de la joie.

2° La paix habituelle met aussi de la mesure dans la volonté. Celle-ci, sous l'influence de la paix, tient en toute sûreté les rênes de l'activité humaine : tout se dit et se fait dans l'ordre. Cette paix de Dieu n'est pas seulement dans les facultés sensibles, elle habite au fond et au centre de l'âme, et c'est de là qu'elle est maîtresse de la volonté.

3° Je viens de parler des facultés sensibles. Sur elles, sur l'imagination en particulier, la paix fait l'office de modératrice : elle rend raisonnable cette « folle du logis. » Elle écarte les rêves, mais en même temps elle laisse jaillir en toute liberté les bons mots, les traits d'esprit, les saines plaisanteries, les facéties qui dilatent et détendent.

4° Dans le caractère, l'habitude de la vie intérieure établit l'égalité d'humeur qui est un des grands charmes de la vie de famille ; elle écarte les discussions et toutes les paroles aigres ou mordantes. Heureux foyers, ceux où des créatures à l'âme toujours pacifiée, au regard calme et bienveillant, savent tout concilier, tout adoucir, tout embellir, tout envelopper comme d'un parfum !

* *

Telle est, m. f., la paix du Seigneur. Qu'il se réalise donc pour nous le souhait formulé à pareil jour par Jésus ! Ne lui opposons aucun des obstacles que je vous ai signalés ; établissons notre âme dans les conditions qui nous rendront aptes à la recevoir, afin qu'il nous soit donné de la posséder, de la goûter ici-bas, en attendant d'en jouir pleinement au séjour de l'éternelle paix. Ainsi soit-il.

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

VII

L'EUCHARISTIE SOURCE D'HUMILITÉ

Mes frères,

C'est une tendance de notre nature et l'une des formes de notre égoïsme inné et radical : nous sommes tous portés à l'orgueil. Volontiers nous nous croyons bons, nous nous croyons grands, meilleurs que les autres et au-dessus d'eux. Nous avons la prétention d'être quelque chose, sinon quelqu'un ; nous entendons qu'on nous respecte, qu'on nous considère, qu'on nous donne notre vraie place qui, si l'on écoutait nos aspirations secrètes, ne serait autre que la première. Surtout nous interdisons à quiconque de nous mépriser, de nous rabaisser, de nous railler, de

nous ridiculiser, de nous dénigrer, de nous décrier, ou même tout simplement de nous « marcher sur le pied », comme s'exprime le vulgaire. Si vous cherchez d'où nous viennent ces prétentions, vous verrez tout de suite que cela vient, plus encore que d'un sentiment légitime de justice, d'une estime déréglée de nous-mêmes.

Un tel sentiment n'est pas un sentiment chrétien. Un chrétien doit être humble. Il est vrai qu'il y a une humilité qui paralyse, une humilité faite de timidité et de défiance de soi, de soumission servile et de pusillanimité, qui brise en nous le ressort de l'action. Cette humilité-là n'est pas non plus chrétienne, et si on la prend quelquefois pour la véritable, c'est un malheur pour l'âme, pour l'Eglise et pour la société elle-même. Avec ce sentiment d'anéantissement total on fait des bouddhistes ou de petites novices simplement soumises ; on ne fait pas des disciples de Jésus-Christ. L'humilité vraie, on l'a dit avec raison, « c'est la vérité », c'est reconnaître ses limites, sans méconnaître ses énergies.

En revanche, il est une vraie humilité, — celle que j'ai définie tout à l'heure, — et un chrétien doit être humble de cette humilité-là. Il le doit, parce que l'humilité est une vertu sociale nécessaire et que, comme telle, Dieu la commande. Il le doit, parce que l'humilité est la base de toutes les autres vertus, le fondement solide, le seul fondement solide sur lequel se puisse bâtir l'édifice de la perfection. Il le doit surtout, parce que l'humilité est la vérité : par nous-mêmes nous ne valons rien, nous ne sommes rien ! A ce triple point de vue, l'humilité est nécessaire.

Comment l'acquérir ?

Il n'est pas de meilleur moyen, à mon sens, que de méditer sur l'Eucharistie et que de recevoir l'Eucharistie.

Deux pensées très simples, vous le voyez. Je vais essayer de les développer devant vous et pour vous, en évitant de mon mieux les vues d'un mysticisme trop raffiné.

I

Je dis, m. f., que méditer sur l'Eucharistie, c'est apprendre à être humble. Comment cela? Pourquoi? Vous l'avez déjà deviné : parce qu'il n'est pas d'exemple plus éclatant d'humilité que celui que Jésus nous donne dans son Sacrement.

Quand le Verbe s'est fait chair, il s'est humilié, humilié jusqu'à confondre notre pensée qui ne peut comprendre cet abaissement de l'Absolu vers le relatif, de l'Infini vers le fini, de l'Eternel vers l'éphémère, du Parfait vers le limité, l'inachevé, le défectif ! Il est grand au-dessus de tout ce qui est grand sur la terre et dans le ciel ; et « il s'est anéanti, dit l'apôtre S. Paul, jusqu'à prendre la forme de l'esclave. *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* » A Bethléem, il est un nouveau-né vagissant, fils de Dieu devenu semblable en sa faiblesse à tous les fils des hommes ; en Egypte, c'est un exilé, fils d'exilés ; à Nazareth, c'est un ouvrier qui travaille de ses mains pour vivre ; pendant les jours de son apostolat, c'est un prêcheur contredit et parfois insulté ; sur la croix, c'est le Pécheur universel qui reçoit les coups que nous avons mérités, et qui expie dans son âme et dans sa chair les crimes de la chair et de l'esprit. Et à la fin, le voilà dans le tombeau, cadavre d'assassiné, dépouille inerte et sanglante, pareille à tous les corps mutilés par la férocité des hommes ; le voilà mort, lui l'Eternel !

Quand je pense à ces abaissements du Dieu que j'adore, mon cœur se serre : je me sens confondu par cette humilité divine !

Etudiez cette vie adorable, vous verrez qu'elle n'est qu'un abaissement et que l'humilité de Jésus est telle, qu'elle ne saurait être dépassée. Jésus est humble parce qu'il est bon ; il est humble aussi parce qu'il est juste. Il proclame hautement « qu'il n'a rien de lui-même. *Filius a se non habet quidquam.* » Il se déclare ainsi, en tant qu'homme, dépendant de son Père.

Il est homme, il ne craint pas de montrer son humanité : vous le voyez faible, fatigué, triste, abattu, tourmenté par la crainte, le découragement et le dégoût comme un homme.

Il prouvera qu'il est Dieu, mais le côté humain de sa nature, jamais il ne le cachera.

Il dit : « Le Fils de l'homme ne peut rien faire qu'il n'ait vu le Père le faire avant lui. »

Il dit : « Je fais tout ce qui plaît à mon Père. »

Il dit : « Je ne cherche pas ma gloire, mais la gloire de celui qui m'a envoyé. »

Il dit : « Pourquoi m'appelez-vous bon ? Il n'y a de bon que Dieu. »

Il ne s'attribue rien, il ne veut rien pour lui. Il abaisse son *moi* humain, il l'humilie, il le sacrifie.

II

Mais je puis creuser encore davantage cette humilité de mon Sauveur. Je me trouve alors au bord d'un abîme qui n'a pas de fond.

Si je l'examine dans sa naissance, je vois ce fils de roi venir au monde dans une étable. Son pays ? C'est une petite ville, non seulement sans gloire, mais diffamée et méprisée, d'où un proverbe populaire déclare qu'il ne peut rien sortir de bon. Verbe de Dieu, il sait tout, et pendant trente ans, à part une seule fois dans le Temple devant les docteurs d'Israël, il se tait, se laissant passer pour un ignorant. Quand, plus tard, il sortira de son ombre et fera jaillir sous ses pas des prodiges comme un coursier des étincelles, il ordonnera qu'on n'en dise rien. On voudra le faire roi, il fuira au désert. Lui, le Propriétaire de l'univers, il s'entoure de pauvres et se plaît au milieu du petit peuple. Et puis, c'est la Passion avec ses humiliations indescriptibles si doucement, si humblement supportées. En vérité, jusqu'à la fin, on dirait qu'il met une sorte d'orgueil à s'anéantir.

Pouviez-vous, mon Dieu, vous abaisser plus encore ?

Eh bien ! oui. Dans l'Eucharistie les abaissements du Christ sont bien autres. Là, il n'a plus même figure humaine. Là, il prend pour vêtement de son âme et de sa divine essence une parcelle de pain. Là, il prend et il garde l'apparence d'une chose vulgaire, inerte et fragile. Là, il est comme mort, comme inexistant. Là, vous êtes, Seigneur, enchaîné et sans défense, scandale des esprits forts, dérision des incrédules, objet de méprisant dédain pour les impies ! « Que possède-t-il ? De quoi jouit-il extérieurement ? Ni gloire, ni majesté, ni aucun des attributs de sa divinité ; rien non plus des facultés de sa sainte humanité. Il laisse tous ses biens au ciel pour être la joie des bienheureux ; il ne vient qu'avec son être divin et humain, pour se donner et s'en dépouiller même dans nos poitrines par la sainte communion. » (Bienh. P. Eymard). Dans l'humanité il est un pau-

vre parmi les plus pauvres. Que possède-t-il qu'on ne le lui donne ? Les fidèles lui donnent le toit qui l'abrite, les meubles de sa maison, le blanc linge sur lequel il repose. Ils lui donnent jusqu'au pain qui deviendra l'Hostie, son propre corps !

Là, dans le silence et l'obscurité du tabernacle, il est plus petit que dans la crèche de Bethléem ; plus petit, au centre de l'ostensoir d'or et dans la blancheur du pain, que dans les bras de sa Mère. Il est plus petit que sur les routes de l'exil, banni qu'on cache dans les plis du désert de sable, dans les ruines de Thèbes ou de Memphis ou dans quelque masure de quelque village perdu d'Egypte. Plus petit qu'à Nazareth, où il n'est qu'un ouvrier qui peine. Plus petit que dans sa vie publique, où il est si méconnu. Plus petit que sur la Croix même, où son humilité apparaît si impuissante et si misérable !

Et nous voudrions, nous les disciples du Christ, être au-dessus de notre Maître ? Vous voyez bien qu'il faut que nous soyions humbles !

III

Mais voici, m. f., une raison plus forte encore de pratiquer l'humilité.

Il est un abaissement du Christ plus humiliant que l'Incarnation, plus humiliant que son état eucharistique : c'est sa venue en nous dans la communion. Ici, l'abaissement du Fils de Dieu est stupéfiant.

Le Verbe ne s'unit plus seulement à un corps humain pur entre tous les corps, comme il s'incarna dans le sein de la Vierge ; il ne voile pas seulement sa chair sous les apparences du pain et du vin, substances pures ; il s'unit à notre chair corrompue, à notre âme souillée et pleine de toutes les misères.

Pensons à ce que nous sommes. Analysons les éléments dont physiquement nous sommes formés. Vu d'ensemble, notre organisme est une merveille ; vu dans le détail, os, chair, sang, muscles, le tout enveloppé dans ce sac qu'est la peau, il n'est pas loin d'être quelque chose d'horrible !

Pensons à ce que nous sommes. Quoique purifiés de la faute par le baptême, nous portons une nature infectée de péché, brisée par le péché, une pauvreté absolue, une misère pitoyable. Hélas ! un pauvre esprit, un pauvre cœur tout vicié, voilà ce que nous sommes ; voilà ce qu'il faut reconnaître, savoir et confesser à Dieu et aux hommes !

Et voilà la masure et le taudis qu'il choisit pour demeure, l'étrange palais où ce Roi du ciel et de la terre veut descendre et habiter !

Impossible, pour un Dieu, de pousser l'humilité plus loin. Impossible de nous donner une leçon plus frappante de ce que nous devons être.

IV

Méditez sur Jésus-Eucharistie, m. f.; recevez dans la communion Jésus-Eucharistie : l'humilité vous deviendra une vertu facile et vous en recueillerez les fruits de salut, infailliblement.

En quoi consiste l'humilité, encore une fois ? Lacordaire en a donné une définition à mon sens très juste : « L'humilité, dit-il, ne consiste pas à se cacher ses talents et ses vertus, à se croire pire et plus médiocre qu'on est, mais à connaître clairement tout ce qui nous manque, et à ne pas nous élever pour ce que nous avons, attendu que c'est Dieu qui nous l'a donné gratuitement. »

Jésus a réalisé cette définition dans sa vie mortelle ; nous devons la réaliser à son exemple et à notre tour. Ce doit être l'ambition de tous ses disciples.

Voyez les saints. Il y a parmi eux des philosophes, des orateurs, des savants ; il y a, dans les annales de la sainteté, une collection incomparable d'incomparables génies, l'esprit religieux élevant l'intelligence de l'homme si haut que rien ne la dépasse : eh bien ! tous les saints ont été, si puissant et si fier que fût leur génie, des humbles, les plus humbles des hommes.

Serviteurs de Jésus-Christ, ils s'abaissent et s'effacent devant lui. Jésus-Christ est le soleil ; eux, ils savent qu'ils ne sont que des étoiles : ils s'absorbent dans sa grande lumière et, comme les étoiles devant l'astre-roi, ils disparaissent, au comble de leurs vœux si les yeux du monde ne les distinguent plus.

Faits pour commander, ils servent le prochain au lieu de le dominer pour leur gloire et la satisfaction de leur orgueil ; il en est qui fuient et se fixent dans les déserts pour être plus sûrement oubliés ; et ceux enfin qui sont forcés d'être des chefs, grands esprits et grands cœurs, ne sont chefs que pour diriger, améliorer, donner du bonheur, empressés de rentrer dans l'ombre quand ils ont accompli les devoirs de leur charge.

Comment auraient-ils été orgueilleux, eux qui méditaient si souvent sur la vie du Roi des humbles et qui le recevaient chaque jour ? Ne savaient-ils pas que l'humilité est le premier fruit de la communion?

* *

Vous le voyez, m. f., l'Eucharistie est une grande maîtresse d'humilité. Un chrétien qui la connaît et qui la reçoit ne doit pas être orgueilleux. A la lumière qui jaillit de la muette et immobile Hostie, il voit qu'il doit imiter son divin Modèle ; il voit surtout ses imperfections, ses infidélités, ses fautes, son néant. Il voit qu'il ne peut lui apporter que misères, honte et confusion, que son abjection est sans borne, et que vraiment il peut et doit se frapper la poitrine, en disant : « Seigneur, je ne suis pas digne ! » Or, dire cela, le dire en toute franchise, dans le sentiment sincère qu'en le disant on est encore au-dessous de la vérité, et non seulement le dire et le penser, mais vivre avec cette conviction et agir en conséquence, c'est cela l'humilité.

Soyons humbles de cette humilité-là.

Soyons humbles pour ne pas être ébranlés par le mal et demeurer dans la paix. Dans certains pays plus particulièrement exposés aux tempêtes, sur le bord de la mer, dans les montagnes où les assauts du vent, aux saisons mauvaises, sont terribles, les maisons sont basses, extrêmement basses. De plus, elles se cachent, elles se tapissent au fond des vallées, comme des bêtes craintives ; on les dirait accroupies à l'abri des dunes. Elles se font petites, pour échapper au grand vagabond brutal qui les renverserait, en passant, de son invisible épaule, comme nous renversons du pied une taupinière sur notre chemin. Abaissons-nous de même, pour que le souffle des passions ne nous abatte pas ; pour que surtout notre orgueil ne soit pas foudroyé !

Si nous sommes des pécheurs, soyons humbles. Dieu a pitié de l'homme et de ses fautes. Ne connaît-il pas nos faiblesses? Ne se souvient-il pas de quel limon il nous a faits ? N'a-t-il pas dit luimême que « la chair est faible » ? Il y a des tom-

bés qu'il chérit encore, mais il a en horreur l'orgueil et l'orgueilleux. Alors qu'il pardonne à la Samaritaine, à la femme adultère, à Madeleine, au larron, il foudroie les anges rebelles, il anathématise les Saducéens, les Pharisiens et les Scribes. Doux et clément pour les Enfants prodigues de tous les siècles, il est inexorable à la rébellion des âmes insoumises. Cela se comprend : l'orgueil a cette visée folle de supprimer Dieu et de se mettre à sa place. L'humble s'incline ; il est pardonné.

Soyons humbles. Je sais certaine petite ville où la principale occupation de la plupart des habitants consiste à pousser, à bousculer le voisin, pour arriver avant lui, l'effacer, le détruire moralement. Ne soyons pas les citoyens de cette petite cité d'orgueil.

Soyons humbles. J'ai connu des gens, — j'en connais peut-être encore, — qui méritaient cette très moderne qualification d'*arrivistes*. Il s'agit pour eux d'accaparer les galons et les titres, les belles places, les rôles brillants. Ils se pavanent sous les croix et sous les palmes ; ils sont au premier rang sur les estrades et dans les cortèges officiels. Ils font figure de grands hommes au milieu d'un peuple de pygmées. On voudrait des hommes de caractère ; on trouve des espèces d'acteurs pleins d'eux-mêmes. On voudrait des vertus, et l'on trouve des vanités et de la parade ; de grandes et nobles ambitions, et l'on trouve des prétentions misérables. Un chrétien qui connaît l'Eucharistie et qui la reçoit dans son cœur ne peut appartenir à cette race d'hommes. Ne cherchons pas à être estimés du monde. Sauf quand le devoir nous ordonne de nous montrer, réfugions-nous dans la solitude et le silence si favorables à la vie en profondeur.

Travaillons avec ardeur à acquérir cette humilité surnaturelle, si raisonnable et si féconde. Combattons, ce n'est pas assez dire, abattons notre orgueil, source de tous les péchés et de la luxure surtout, qui en est la rançon honteuse. Soyons humbles, pour ne pas succomber aux passions. Soyons humbles, pour garder la charité et la justice. Et le Dieu de l'Eucharistie qui aura été notre modèle et qui nous aura soutenus dans nos luttes, nous accueillera, au jour voulu, dans son royaume de gloire. Ainsi soit-il.

VIII

L'EUCHARISTIE INSPIRATRICE DE PÉNITENCE ET DE MORTIFICATION

Mes frères,

La divine Eucharistie, reçue avec foi, sera pour vous, en même temps que la source de tout bien surnaturel, l'inspiratrice d'une vertu trop négligée et pourtant nécessaire au chrétien : la vertu de pénitence et de mortification.

Je sais bien que vous n'êtes pas des moines, et que vous, Mesdames, vous n'êtes pas des religieuses ; que votre ambition a des limites comme votre idéal, et, pour tout dire, qu'en général la perfection visée par les plus saintes âmes n'est ni votre souci ni votre affaire.

Je sais cela, mais je sais aussi que l'on ne peut que bien difficilement, — si on le peut, — se sauver si l'on ne se mortifie pas et si l'on ne fait pas pénitence. Il nous faut faire pénitence, parce que nous sommes pécheurs ; il nous faut être mortifiés pour nous guérir de nos faiblesses, nous fortifier contre les attaques du démon et, en nous rendant maîtres de notre nature et du Mauvais Esprit, les vaincre l'un et l'autre.

Or, je dis que, dans cette pratique de la pénitence et de la mortification, l'Eucharistie vous sera d'une utilité souveraine.

I

La pénitence et la mortification n'ont pas pour motif, comme on l'a dit quelquefois chez les rationalistes antichrétiens, un amour dénaturé et monstrueux de la souffrance. Pas plus que les autres hommes, nous n'aimons souffrir. Si nous ne considérons pas la souffrance comme un mal en soi, nous ne l'estimons pas non plus en soi comme un bien désirable.

Mais nous professons qu'elle a une vertu d'expiation et aussi une vertu de préservation morale. Le pécheur qui accepte avec résignation et supporte avec courage les épreuves de la vie, et qui même, sans mettre en péril sa santé ni à plus forte raison sa vie, va au devant de la douleur, ce pécheur réactionne contre lui-même et rétablit l'équilibre que sa recherche égoïste d'une jouissance défendue a fait perdre à son âme ; et d'autre part, s'il mortifie ses sens, son esprit et son cœur, il se fortifie dans la mesure où il tend sa volonté et déploie son effort contre les attaques qu'il est exposé, chaque jour et à chaque instant, à subir du fait des puissances ennemies de son âme.

Envisagées sous ce jour, la pénitence et la mortification jouent un rôle considérable et nécessaire dans notre vie chrétienne.

On se mortifie surtout pour devenir son propre maître, maître de son être tout entier, corps, cœur, esprit. « Coûte que coûte, dit un saint prêtre, il faut avoir dans sa poche la clef de chez soi, » c'est-à-dire qu'il importe avant tout de tenir son esprit, son cœur, et peut-être surtout son corps, sous l'emprise du devoir et de la grâce de Dieu. — Le corps est un animal qui obéit plus vite et mieux aux coups qu'aux supplications bénignes. Comme il veut avant tout sentir et jouir, il a, pour arriver à la sensation et à la jouissance, des brutalités et des ruses de bête violente et sournoise. C'est pour cela qu'il faut le mener un peu rudement. — L'esprit, de son côté, pas toujours juste, est, de plus, exposé à subir l'ascendant de la chair. L'orgueil aussi le guette et s'en empare souvent. De là, la raison pressante de le mortifier lui aussi, en le redressant, en l'inclinant, en le courbant sous la loi divine. Le comprimer, non pas ; l'éteindre, jamais : ce serait un crime, car Dieu nous l'a donné pour être le flambeau de la vie. Mais on doit le régler, le diriger et l'élever. Rude travail, car dès qu'il ne pense plus ce qu'il veut, il se sent cruellement humilié. — Enfin, le cœur est avide d'amour ; il cherche l'amour à toute heure et partout ; comme le lierre et toutes les plantes grimpantes, il s'agrippe et s'attache partout, à tout, aux êtres, aux choses, à des fantômes souvent. Comme il ne doit appartenir qu'à Dieu, il est de toute nécessité de le mortifier comme le corps et comme l'esprit. Or, le mortifier, c'est lui imposer la torture d'un intolérable arrachement. N'importe ; il subira l'atroce torture, et par elle il apprendra à demeurer dans la voie droite.

Mais quels moyens avons-nous de mater ces puissances, et d'expier ?

Les moyens de faire pénitence pour nos péchés et de pratiquer la mortification, Dieu les a donnés au commencement à nos premiers parents : il les condamna au travail, à la souffrance, à l'ignorance et à la mort.

Le travail, très doux quand il est facile et qu'on l'aime, est malgré tout très souvent une peine. Il exige la tension de la pensée ou des muscles, et ce n'est pas pour rien qu'on a dit : « Travailler, c'est gagner son pain à la sueur de son front. » Je n'ai rien à vous apprendre là-dessus, à vous, m. f., qui cultivez la terre ou vous livrez journellement à d'autres labeurs aussi rudes. Ce moyen de pénitence et de mortification est toujours à votre portée.

Le deuxième moyen, c'est la souffrance. La souffrance, il est vrai, n'est pas pour tout le monde un état toujours présent ; mais il est fatal qu'elle tombe sur nous un jour ou l'autre. Elle est l'expiation propre du péché et la mortification la plus précieuse. Infirmité, maladie, angoisses morales, déceptions ont une vertu de purification immense. C'est dans ce creuset que les âmes s'épurent comme l'or dans la fournaise. La souffrance est surtout la pénitence et la mortification du cœur et du corps.

L'ignorance, troisième moyen, est la vraie mortification de l'esprit, curieux de savoir et avide de science. Elle est, du reste, quoi qu'en pensent et disent des gens qui passent pour savants et qui ne sont que des naïfs, elle est le partage de tous les hommes, même de ceux qui prétendent tout savoir ! Ce que nous savons est peu de chose et nous ne savons le tout de rien. Belle occasion de mortifier notre esprit !

Enfin le dernier moyen, c'est l'acceptation résignée, obéissante et joyeuse, s'il se peut, de la mort et des souffrances qui l'accompagnent : moyen suprême d'expiation et en même temps de mortification sans égale. Croyez que ce moyen nous sera offert un jour ou l'autre immanquablement.

En résumé, il nous faut faire pénitence et nous mortifier ; il faut équilibrer les plateaux de la balance de la justice ; il nous faut rendre à Dieu en douleur ce que nous avons pris indûment de plaisirs et de satisfactions défendues. Comme le soldat qui se prépare à la victoire par de longs et pénibles exercices, il faut nous préparer par la pénitence et la mortification à la joie et à la gloire des victoires morales.

Nous venons de voir quels moyens sont mis à notre disposition pour atteindre ce but. La question qui se pose maintenant est celle-ci : l'Eucharistie peut-elle nous aider dans la pratique de ces deux vertus si difficiles et pourtant nécessaires aux âmes qui, comme les nôtres, sont des âmes pécheresses et faibles ?

II

Je réponds : *Oui*.

On ne fait pas pénitence, m. f., et l'on ne se mortifie pas, si l'on n'a pas *l'esprit* de pénitence et de mortification. Cet esprit est une attention de l'âme à saisir toutes les occasions de souffrir pour nos péchés, et à n'en rien perdre quand elles se présentent. C'est en même temps une tension de la volonté, qui est proprement le courage d'expier et de se priver volontairement de certaines satisfactions, même légitimes, pour devenir plus fort en face de la tentation. Or, cet esprit-là n'est pas naturel ; jamais nous ne le trouverons en nous-mêmes ; c'est Dieu qui le donne, et il ne le donne que si on le lui demande.

Quand et où le demanderez-vous à Dieu, de qui seul il peut vous venir ? M. f., quand vous communiez, dans vos communions ! Alors, vous avez en vous le grand Pénitent, l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, la Victime du Calvaire sanglant et de l'autel, où Jésus continue à offrir son sang pour notre rachat. Souvenez-vous alors qu'il vous faut accomplir, comme s'exprime S. Paul, ce qui manque à la Passion du Christ, qu'il n'est que juste que vous portiez la croix à votre tour et pour votre part, et qu'il y a enfin une convenance souveraine à ce que le chrétien ou la chrétienne coupable unisse ses souffrances à son immense douleur. Vous avez une répugnance invincible à souffrir ? Toutes les croix pour vous sont trop dures et trop lourdes à vos épaules ? La moindre piqûre d'épingle vous cause une révolte et vous arrache un gémissement ? Vous êtes, vis-à-vis de votre chair et de tout vous-même, faible, douillet, veule, lâche ? Regardez votre Christ, et implorez de lui la grâce de lui ressembler dans sa pénitence continuelle et ses non moins continuelles mortifications.

Dites-lui : — Mon Dieu, accordez-moi la force de volonté dont j'ai besoin pour expier mes fautes du passé, et pour éviter celles où je pourrais avoir le malheur de tomber encore !

Dites-lui : — Mon Dieu, j'accepte de bon cœur les souffrances physiques et morales que m'apportera la vie, aujourd'hui, demain, plus tard, toujours, et faites que je les considère avec les yeux de la foi comme le témoignage de votre amour et comme une bénédiction salutaire !

Dites-lui : — Par dessus tout, mon Dieu, donnez-moi l'amour pour qui les plus grands sacrifices sont des joies, cet amour qui rend léger ce qui est pesant et qui fait supporter avec une âme égale toutes les vicissitudes, cet amour qui porte son fardeau sans en sentir le poids et qui rend doux ce qu'il y a de plus amer, cet amour généreux qui veut être libre et dégagé de tout ce qui est cher au monde, cet amour qui donne tout pour posséder tout, cet amour à qui rien ne pèse ni ne coûte. Avec cet amour-là, mon Dieu, je saurai souffrir ce qu'il me faut souffrir pour satisfaire votre justice et pour être pur comme vous voulez !

Dites-lui : — Mon Dieu, je veux désormais être le maître de mes sens, ces serviteurs de l'âme qui deviennent si souvent vos ennemis. Mes yeux sont insatiables, je les mortifierai. Mon goût est exigeant, je le mortifierai. Ma chair est sensible à l'excès, avide de bien-être, gourmande de jouissance, curieuse de volupté, je la mortifierai.

Dites-lui : — J'accepte le travail, j'accepte l'ignorance, j'accepte la souffrance, j'accepte la mort.

Formulez cette prière aux pieds de Jésus, m. f. : vous serez exaucés, je n'en doute pas. Votre désir de lui ressembler sera béni, et vous lui ressemblerez dans la petite mesure où une âme d'homme peut ressembler à Dieu. Il s'est livré à toutes les épreuves de la vie humaine ; il n'est pas toujours allé au devant de l'épreuve, mais toutes les fois qu'elle est venue, il l'a accueillie ; il a souffert la faim, la soif, le chaud, le froid, la nudité ; il a été flagellé et crucifié. Supportons, comme lui, l'assaut des gênes, des humiliations et des douleurs.

Le possédant dans votre cœur, vous posséderez du même coup sa grâce, et vous vous en irez prêts à tous les sacrifices.

* *

Retenons, m. f., cette austère et féconde doctrine; faisons pénitence et mortifions-nous. Je ne vous dis pas de prendre la haire et le cilice et de vous donner

la discipline. Je ne vous dis pas de jeûner deux fois par semaine, comme se vantait de le faire le pharisien de l'Evangile. Je ne vous demande ni de fuir le monde et de courir au désert, ni de vous livrer à des austérités excessives. Soyez sobres et tempérants, évitez tous les excès, résistez aux entraînements de la passion, acceptez les peines inhérentes à votre état et à la vie en général ; ce sera déjà beaucoup. Grâce à cette conduite, pas si facile à suivre qu'on ne le pense, vous expierez, vous réparerez, vous redresserez votre attitude d'âme, vous tremperez votre volonté qui deviendra de fer, d'acier contre le mal. Combat magnifique, dans lequel vous aurez votre Dieu près de vous, avec vous, en vous, pour un triomphe certain ! Ainsi soit-il.

IX

L'EUCHARISTIE CRÉATRICE DE PURETÉ

Mes frères,

Il est certain que de toutes les vertus la plus difficile à conserver, quand on la possède, et la plus rude à acquérir, quand on ne l'a pas, est *la vertu de pureté*. Et de fait, rien n'est plus aisé à comprendre. L'homme, créature de chair et de sang, porte en lui, « dans ses membres, » pour user de l'expression hardie de S. Paul, un principe de corruption qui atteint jusqu'à son âme elle-même. Jeune, la sève humaine, le flux de la puberté le tourmente; plus tard, et quelquefois jusqu'à la fin, le puissant instinct naturel de vouloir se survivre l'excite à la recherche de ces sensations charnelles qui sont rarement sans souillure. Maintenir cet instinct dans les limites de la raison, voilà le devoir. La lutte y est obligatoire et nécessaire, et c'est souvent, dans la jeunesse surtout, une lutte malheureuse ; ou si la victoire la couronne, cette victoire est achetée au prix d'une sorte de martyre moral. A beaucoup, il suffira de se rappeler leur vie pour constater la vérité de ces combats secrets et leur dureté. Ceux qui n'eurent pas à combattre, — ils sont rares, — nous croiront sur parole.

Vaincre les tentations de la chair et vivre dans la pureté du corps et de l'âme n'est donc pas chose généralement aisée. Ces tentations sont pour les âmes élevées et délicates de véritables tortures ; elles s'accompagnent de doutes, d'angoisses intolérables, parfois de remords cuisants, parfois de désespoir. D'où il suit que celui-là sera un véritable bienfaiteur de l'humanité, qui donnera aux pauvres âmes tourmentées par la chair et le sang le remède heureux, apte à leur procurer le bienfait de la paix intérieure.

Ce bienfaiteur de l'humanité existe : le Pacificateur des sens en révolte ou toujours prêts à s'y mettre, c'est Jésus dans son Sacrement, c'est le Christ Eucharistique.

Pour démontrer cette vérité importante, disons d'abord l'influence purificatrice du Christ Eucharistique sur notre âme. Nous montrerons ensuite le retentissement de cette influence sur notre corps.

I

L'influence morale de l'Eucharistie sur les mouvements de l'âme et sur toute la vie intérieure est un fait incontestable et que l'on peut dire d'expérience journalière.

Ceux qui communient le savent : après une communion bien préparée et bien faite, l'apaisement se produit en eux. Des natures égoïstes et rebelles deviennent douces et résignées ; des âmes passionnées reviennent à la raison ; d'autres que la sensualité tourmente, se sentent allégées et dégagées de l'obsession tyrannique de la chair. Le miracle de la mer de Galilée se renouvelle chaque jour dans des millions d'âmes : le Christ présent calme toujours la tempête.

Ici, dans l'Eucharistie, tout est pur. Tout y symbolise la pureté : la blancheur du pain, l'intégrité du vin, l'éclat des vases sacrés, la netteté immaculée des linges d'autel. De même, « tout y exige la pureté : les mains du prêtre seront immaculées et son cœur virginal ; la conscience du communiant doit être éprouvée, dégagée de toute souillure. » Ce n'est pas tout : « tout doit y produire la pureté ; ce pain est le pain des anges ; ce vin est le vin des vierges. » Ce ne sont là toutefois que des suggestions et des symboles. Allez au fond, observez l'action de l'Eucharistie sur les âmes : vous constaterez tout un groupe de faits remarquables et qui prouvent cette influence morale dont nous parlons.

C'est un fait que les enfants à qui l'on fait prendre, dès leur âge le plus tendre, l'habitude de communier, à moins qu'ils ne soient pervertis par le scandale, gardent l'innocence que tant d'autres perdent de si bonne heure. Vous croirez voir dans leurs yeux limpides et frais comme un reflet du ciel, et vous remarquerez en eux, alliés aux vivacités et aux turbulences qu'ils partagent avec le commun des enfants, et qui sont de nécessité physique dans les jeunes corps et dans les jeunes âmes, qui ne se développent que grâce au mouvement, un sérieux déjà, un équilibre, une maîtrise de soi, une sagesse enfin dont souvent vous resterez stupéfaits. « On comprend pourquoi Pie X, l'homme du surnaturel, a recommandé avec tant d'instance la communion des petits enfants. Avant que leur âme et leur chair soient souillées, avant que le monde et les passions aient accumulé en eux des ruines, le Dieu de pureté et de la force vient les préparer, les prémunir et les armer pour les luttes prochaines. » (P. Hugon).

C'est un fait que les jeunes gens, — jeunes garçons et jeunes filles, — qui communient fréquemment, se conservent chastes et qu'ils sont à peu près les seuls à résister aux suggestions du plus véhément de nos instincts.

C'est un fait que la moralité des fidèles, hommes et femmes, qui s'approchent souvent de la sainte Table, est d'une pureté qui étonnerait le monde s'il la connaissait. J'affirme avoir constaté ce fait durant toute ma longue vie. Il n'est pas un prêtre, d'ailleurs, qui n'ait constaté comme moi cette supériorité morale des vrais chrétiens et des vraies chrétiennes, et à qui, à ce point de vue particulier de la pureté, ces chrétiens et ces chrétiennes ne soient apparus comme un vrai prodige de la grâce au milieu de la corruption de notre temps.

C'est un fait encore que les malheureux qui se sont abandonnés à la luxure, s'ils viennent à l'Eucharistie, trouvent en elle le remède à leurs plaies honteuses et la force de pratiquer, sans difficulté insurmontable et dans la joie, une vertu qui leur semblait inaccessible et impossible.

Donc, expérimentalement, l'Eucharistie apporte avec elle un apaisement ; elle calme et enchaîne la violence de la passion ; elle aide l'homme à rompre la tyrannie de ses habitudes mauvaises ; elle relève les tombés et les rend capables d'une vie pure. La pu-

reté et la chasteté, qui ne sont possibles sans elle qu'exceptionnellement, avec elle deviennent possibles et même aisées.

Si vous me permettez cette comparaison, l'âme qui se nourrit de l'Eucharistie ressemble à cet oiseau légendaire qui, a-t-on dit, mange la feuille et les baies d'un certain arbre et que sa nourriture rend invulnérable. Le serpent, son ennemi, l'enlace, lui lie les ailes dans ses replis convulsifs, mais déjà l'oiseau l'a frappé d'un coup rapide et sûr, et emporté dans le ciel d'où il le laisse tomber sur le sol pour qu'il s'y écrase. L'Eucharistie est l'antidote ou le remède préventif contre les blessures d'un ennemi plus perfide et plus meurtrier que le plus venimeux des reptiles.

Voilà le fait. Il doit être explicable, expliquons-le.

II

Les effets admirables que nous venons de constater s'expliquent par l'influence naturelle de l'âme sur le corps et par l'effusion d'une grâce spéciale de charité concomitante à toute bonne réception de l'Eucharistie.

L'âme a une influence sur le corps. Il est reconnu, physiologiquement, que les impressions que le corps reçoit de l'extérieur, ou qui naissent en lui des habitudes et du sang, sont transmises à l'âme par cette espèce de réseau télégraphique que l'on appelle le système nerveux. Une action réciproque est également reconnue à l'âme. Le corps s'excite ou se calme aux pensées, aux images, aux souvenirs, aux désirs dans lesquels elle se complaît. Il suit de cette loi de notre nature que tout ce qui apporte à l'âme le bienfait de l'apaisement, apporte du même coup ce même apaisement au corps, et que, plus la cause apaisante sera puissante, plus aisément et plus sûrement seront pacifiés les orages de la passion charnelle.

Or, quelle cause plus puissante d'apaisement pour l'âme que l'Eucharistie ? Voyez comme du premier coup elle prend l'âme et le corps même.

D'abord, pour la recevoir dignement, il est exigé que l'on s'y prépare : *Probet autem seipsum homo.* Avant de communier, dit l'Apôtre, « que l'homme s'éprouve lui-même. » Qu'est-ce à dire, sinon que celui qui veut communier doit examiner sa conscience, la purifier de ses souillures par la confession et la pénitence, se garder de toute tache au moins jusqu'au moment de la divine rencontre ? Ainsi, même avant la communion, l'âme est obligée à un effort d'épuration et de dégagement.

De plus, il faut le dire, car c'est vrai, ce moment de la rencontre avec le Christ Eucharistique est un moment d'ascension prodigieuse. L'homme alors se sent uni à la Sainteté absolue, transporté dans une région où la lourde matière s'évanouit et s'abolit, dans une atmosphère de pureté où la chair s'allège à ce point qu'elle semble suivre l'âme dans son essor.

Disons aussi qu'il y a dans l'Eucharistie une vertu purificatrice. Comme le feu, comme les rayons du soleil, comme les eaux de la mer, comme le vent, qui fait le tour de la terre en chassant devant lui les miasmes et tous les mauvais ferments, elle ronge, corrode, lave et disperse les mauvaises pensées et mauvais désirs. Elle détruit le mal, en en tuant les germes. Parce qu'elle contient la grâce de la pureté, la communion la donne ; et non seulement elle la donne, mais elle l'augmente et la fortifie, elle la préserve et elle la maintient. Qui boit à la coupe sacrée le sang virginal de l'Agneau sans tache, aura le privilège, s'il le veut, de rester pur. C'est une vérité absolue que, sans la communion, on ne peut vivre chaste ; c'est une vérité non moins absolue qu'on le peut aisément grâce à la communion.

De plus, en attisant dans l'âme le feu de la Charité, — car comment ne pas brûler intérieurement d'une ardeur sainte, quand on possède en soi son Dieu ? — elle diminue et parfois supprime totalement les tentations troublantes, issues de la chair et du sang, suite lamentable de la chute originelle. Le contact de la chair immaculée de Jésus purifie notre chair ; le mélange de son sang à notre sang purifie le flot épais et trouble qui court dans nos veines et dans nos artères.

Il ne faut pas dire, comme certains prédicateurs, que Jésus « substitue à notre sang vicié son sang virginal ; à la chair adamique sa chair d'Agneau immaculé. » Nous gardons notre sang et notre chair, hélas ! mais une grâce les pénètre, une grâce qui éteint dans nos veines les feux de la concupiscence, qui nous soustrait à la corruption héréditaire, qui, — cette fois le mot est juste, — substitue en nous *l'homme nouveau* au *vieil homme.*

Enfin, après la communion, le respect d'un corps qui est devenu un tabernacle s'impose au chrétien. Dieu a passé par là : quel sacrilège de profaner des membres élevés à la dignité de membres du Christ !

Outre cette influence naturelle d'une âme surnaturellement impressionnée sur le corps qu'elle anime et gouverne, une grâce spéciale de charité explique encore cette espèce d'étouffement de la chair et des passions produit par l'Eucharistie.

Après la communion, même après la disparition du contact des saintes espèces en nous, Jésus-Christ demeure en nous par son amour, et il regarde et traite notre chair comme sienne.

Enfin, l'Eucharistie a augmenté en nous l'amour du Christ ; le feu de notre charité s'est allumé et embrasé à ce foyer de la charité. Tout ce qui lui est contraire a donc été dévoré par ce feu, s'il est vrai, comme le dit S. Augustin, que « l'augmentation de la charité est la diminution de la convoitise. » Que peut désirer celui qui connaît le plus bel et le plus glorieux amour ? Quel goût peuvent avoir les jouissances inférieures pour celui qui a goûté Dieu ?

Ainsi l'âme comblée confirme dans sa quiétude la chair apaisée, et la vertu la plus difficile à pratiquer devient facile par la grâce du Sacrement.

* *

Achevons ce discours. Je crois avoir démontré pourquoi et comment l'Eucharistie est génératrice de pureté. Ceux qui sont purs communient ; que ceux qui veulent être purs communient donc ! Qu'ils communient souvent, tous les jours si c'est possible, car la pureté, de toutes les vertus, est la plus fragile et la plus exposée, celle aussi par conséquent qui a le plus grand besoin d'être soutenue et défendue. Grâce à la communion fréquente et surtout journalière, la conscience reste attentive et toujours tendue, et l'âme, quotidiennement nourrie, toujours en possession des forces divines. Communier, c'est le moyen de conserver la grâce et la force. La communion est nécessaire aux âmes innocentes, plus nécessaire aux âmes malades, blessées, tourmentées par les rafales de la tentation. Du concours de l'effort humain et de l'influence divine, et de leur rencontre dans le Sacrement, naissent la paix et le salut.

Cette pureté si belle et si chère, par votre faute vous l'avez perdue ? Sachez que l'Eucharistie vous

la rendra, car recevoir Jésus dans son cœur, c'est comme un second baptême qui instaure en vous une vie nouvelle.

Vous êtes seulement tentés ? Demandez à communier souvent : le feu de l'amour divin éteindra ce feu impur de l'enfer qui vous brûle.

Plus nous sommes purs, plus notre union avec Notre-Seigneur est intime. Plus nous sommes purs, plus nous sommes pénétrés de ses lumières, car il n'illumine que les cœurs de cristal. Seuls, les cœurs purs voient Dieu dès cette terre, comme il l'a dit, non des yeux du corps, mais des yeux de l'esprit, que jamais le moindre doute n'effleure. « *Beati mundo corde, quoniam Deum videbunt.* Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » Seuls aussi les cœurs purs verront Dieu dans l'autre vie, car c'est écrit : « Rien d'impur n'entrera dans le Royaume des cieux. » A la Table sainte est la source de toute pureté, de toute paix, de toute espérance ici-bas, et de tout bonheur dans l'au-delà. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

Ouverture

« AVE MARIA » ! C'EST LE SALUT DU CIEL

Le premier devoir du vrai chrétien envers la T. S. Vierge étant de la prier, nous nous appliquerons pendant ce mois de mai à bien réciter l'*Ave Maria.*

Il est raconté dans les révélations de sainte Gertrude, qu'un jour elle était tellement accablée par la maladie qu'elle ne put réciter dans leur intégrité, selon son habitude, les cent cinquante *Ave Maria* qui composent le Rosaire. Il lui vint alors la pensée de dire au moins les deux premiers mots, *Ave Maria,* et de saluer ainsi cent cinquante fois l'auguste Reine du paradis. Celle-ci daigna, en retour, la gratifier d'une céleste vision. Elle lui apparut tenant entre ses mains une splendide couronne, composée de cent cinquante roses magnifiques, et elle lui posa sur la tête ce diadème gracieux et embaumé en lui disant : « Ces deux mots, pourtant si courts, m'ont été aussi agréables que si tu m'avais adressé chaque fois la Salutation angélique tout entière, car tu as fait ce que tu as pu. »

I

« *Je vous salue, Marie !* » *C'est le salut du ciel lorsque Dieu, par la bouche de l'ange, révéla à Marie les desseins de son amour sur Elle.*

Est-ce que ce n'est pas comme si Dieu disait : O Marie, moi, votre Créateur et votre Maître, moi qui vous ai ornée comme un tabernacle de pureté et d'amour, moi qui ai mis à votre front le resplendissement d'une beauté sans tache, je vous regarde et vous contemple comme le plus parfait chef-d'œuvre qui soit sorti de mes mains ! O Marie, je vous salue, vous êtes pleine de grâce. *Ave, gratia plena !*

O grandeur et élévation de Marie saluée par l'ange au nom des trois personnes de la Très Sainte Trinité ! Ce salut l'introduit dans leur parenté. Selon l'expression d'un saint, tout devient divin en Marie. Elle restera toujours une créature, mais une créature que Dieu élève si près de lui, qu'il s'unit si étroitement que, selon l'expression de S. Ambroise, elle a le droit de dire : « Le Seigneur est de ma parenté ou de ma race. »

Oui, ce salut proclame Marie non seulement élevée à la dignité de Reine des anges et des hommes, mais à une dignité au-dessus de laquelle Dieu ne peut plus élever aucune créature, à la dignité de Mère de Dieu.

II

« *Ave Maria !* » *C'est le salut du ciel lorsque Jésus, sur la terre, rendait à sa Mère les devoirs d'un bon fils.*

Est-ce qu'en effet Jésus, tous les jours de sa vie mortelle, n'a pas rempli, à l'égard de Marie, ce devoir de salutation que tout enfant remplit à l'égard de sa mère ?

Oh ! il me semble l'entendre dire à Marie, avec une tendresse infinie : « Mère, je vous salue, *Ave, Maria !* » et mieux encore qu'à la parole de l'ange, Marie devait ressentir en son âme je ne sais quels tressaillements de joie intime et profonde.

Quand même, s'écrie un orateur contemporain, quand même nous bâtirions à Marie des cathédrales où nous réunirions tous les trésors et toutes les richesses de la terre, quand même toutes les fleurs et tous les soleils s'inclineraient sous ses pas ou se tresseraient en couronnes sur sa tête, que seraient ces hommages des hommes, des mondes et des anges, en présence d'un seul acte par lequel le Fils éternel de Dieu, Jésus-Christ, s'inclinant dans ses bras et s'élevant jusqu'à son front où il pose le signe de la tendresse, lui a dit : Ma mère, je vous salue !...

Ce bonheur ineffable d'être saluée par Celui qu'elle appelait et son Fils et son Dieu, que de fois elle le goûta !

III

« *Ave Maria !* » *Ce fut le salut du ciel lorsque Marie fut couronnée le jour de son Assomption glorieuse.*

Il fut un jour, en effet, jour de merveilleux triomphe et de victoire suprême, où Marie reçut un salut plus glorieux encore que ceux d'ici-bas.

Les portes éternelles venaient de s'ouvrir ; les anges avaient entonné un cantique d'allégresse ; et Marie, la Mère de Dieu, entourée des justes de l'Ancienne Loi qui l'acclamaient et qui bénissaient son nom, s'avançait jusqu'au pied du trône du Très-Haut, et alors Dieu le Père, l'accueillant avec amour, lui dit : « Ma fille, je vous salue, *Ave, Maria !* » Jésus-Christ, tout rayonnant des gloires de son humanité transfigurée, allant à sa rencontre, lui dit comme autrefois : « Ma mère, je vous salue, *Ave, Maria !* » Le Saint-Esprit qui était survenu en elle au jour de l'Incarnation, lui dit aussi : « O Marie, mon épouse, je vous salue, *Ave, Maria !* »

Et alors, dans le ciel, pour ne plus cesser jamais, répétée par tous les anges et tous les saints, retentit cette parole qui toujours sera pour la Sainte Vierge le plus beau des cantiques qui puisse être chanté à sa gloire : « *Ave, Maria !* Je vous salue, Marie ! »

* *

Unissons-nous à Dieu, à ses anges et à ses saints pour saluer notre Mère.

On dit qu'un bon religieux, récitant le rosaire avec ses frères, fut témoin d'un gracieux prodige. A chaque *Ave Maria* fleurissait, sur toutes les lèvres,

une belle rose que les anges venaient cueillir pour la jeter, comme un hommage du ciel et de la terre, aux pieds de Marie.

Histoire ou légende ? Peu importe. Ce récit nous aide à comprendre quelle gloire procure à Marie la récitation de l'*Ave Maria,* et quelles grâces elle est disposée à nous accorder, en sa qualité de dispensatrice des richesses célestes, quand lui vient, de ses fils de la terre, la salutation que l'ange lui adressa dans la maison de Nazareth.

Jetons donc aux pieds de la Vierge, pendant ce mois béni, les fleurs embaumées de la prière angélique. L'*Ave Maria,* pieusement récité, sera notre soutien dans nos travaux, notre consolation dans l'épreuve, notre force dans les tentations, notre aide dans nos difficultés, notre consolation à notre heure dernière, notre passeport pour l'éternité.

1er Jour

« AVE, MARIA ! » C'EST LE SALUT DE LA TERRE

Ce n'est pas seulement au ciel, dans le séjour de l'éternelle patrie, que se chante l'*Ave Maria ;* toutes les générations chrétiennes ont répété la même parole, et les générations d'aujourd'hui la répètent avec un saint enthousiasme : « *Ave, Maria !* Je vous salue, Marie ! »

I

« *Ave, Maria !* » *Ce fut le salut de S. Joseph.*

Quel empressement joyeux, quel respectueux amour dans le salut de Joseph à sa pure fiancée !... Mais voici des jours d'angoisse ; toutes les apparences semblent justifier des soupçons injurieux. S. Joseph ne veut pas douter de Marie, il la salue encore avec une douloureuse confiance. Alors Dieu envoie son ange : « Ne crains pas, Joseph ; le fils de Marie est le Fils de Dieu, le Messie, le Sauveur attendu. » Oh ! qui dira l'infini respect de S. Joseph introduisant Marie dans sa maison ? Il était « juste », dit l'Evangile, noble, pur, loyal ; personne ne pouvait mieux comprendre l'incomparable dignité de la Sainte Vierge. On le devine prosterné, confondu, devant Marie, son épouse aimante et docile ! Dans l'humble maison de Nazareth, dans l'étable de Bethléem, sur les chemins de l'exil, S. Joseph gardien de Marie, son protecteur, son soutien, voit grandir pour elle, chaque jour, son amour et sa vénération. Pourrons-nous jamais comprendre la merveilleuse délicatesse et la beauté de ces « deux lis fraternels, l'un vers l'autre penchés », resplendissants d'un éclat divin : celui de Jésus, la « fleur de Jessé » ? C'est à ce Jésus que l'un et l'autre appartiennent, et son amour les unit à jamais.

O S. Joseph, qui avez eu pour Marie tant de respect et d'amour, mettez dans nos cœurs et sur nos lèvres la même respectueuse confiance, le même attachement que rien ne pourra briser !

II

« *Ave, Maria !* » *Ce fut le salut des Apôtres.*

Lorsque le Christ, remonté dans la gloire de son Père, ne fut plus là, près de Marie, pour lui dire : « Mère, je vous salue, » les Apôtres, et en particulier S. Jean, se chargèrent de remplir à son égard ce filial devoir. Vous les représentez-vous entourant la Sainte Vierge de leurs plus respectueux hommages ? Jésus-Christ, en les quittant, leur avait commandé de prêcher l'Evangile à toutes les nations. Ils s'en allaient donc annoncer le nom de leur Maître et enseigner par toute la terre la doctrine de la foi. Mais avant de partir, comme aussi quand ils revenaient de quelque lointaine mission, ils n'oubliaient pas de saluer Marie ; ils se prosternaient à ses pieds, ils lui demandaient, avec ses conseils, sa plus douce bénédiction, et quand ils avaient été bénis par la Mère de leur Maître, ils se relevaient pleins de force, ils la saluaient une dernière fois, et, partis jusqu'aux extrémités de la terre, ils apportaient aux foules, qu'ils convertissaient, en même temps que le nom de Jésus, celui de Marie, et déjà commençait à retentir dans le monde entier ce chant sacré : « *Ave, Maria !* Je vous salue, Marie ! »

III

« *Ave, Maria !* » *Ce fut le salut des martyrs.*

Les martyrs des premiers siècles, quand ils marchaient au supplice d'un pas si ferme et si résolu, se souvenaient du nom de Marie, ils l'invoquaient et ils lui disaient : « O Marie, Vierge sainte, bénissez-nous, afin que, plus forts que le feu, plus forts que le glaive, plus forts que les bourreaux, nous ayons le courage de mourir pour Jésus-Christ, votre Fils ! »

Les gladiateurs romains s'en allant combattre dans l'arène sanglante, pour amuser les loisirs des Césars voluptueux et distraire une cité dégénérée qui ne savait plus demander que deux choses, du pain et des spectacles, — les gladiateurs disaient en s'inclinant devant la loge impériale : « César, ceux qui vont mourir te saluent. » Ce salut était une amère ironie dans la bouche des misérables dont la mort allait bientôt faire battre des mains tout un peuple de débauchés.

Oh ! que j'aime mieux entendre les martyrs, ces héros des premiers âges chrétiens, s'écrier au moment suprême, quand la hache des bourreaux se levait pour abattre leur tête, ou bien que la flamme des bûchers jaillissait pour dévorer leurs membres : « O Marie, ceux qui vont mourir vous saluent ! *Ave, Maria !* »

IV

« *Ave, Maria !* » *Ce fut le salut des docteurs.*

Après les Apôtres, après les martyrs, ce sont tous les saints docteurs de tous les siècles qui répètent et qui chantent, et dans leurs écrits, et dans leurs discours, le salut de l'ange. C'est à Marie qu'ils demandent la lumière, plus confiants dans son assistance que dans leur propre génie. C'est à Marie qu'ils dédient leurs ouvrages, et quand, aujourd'hui encore, nous en parcourons les pages sublimes, nous y trouvons la preuve la plus certaine d'un amour aussi tendre que dévoué.

Il me semble voir toutes ces légions de grands saints qui sont la gloire et la couronne de l'Eglise, s'agenouiller et se prosterner aux pieds de la Mère de Dieu ; il me semble entendre jaillir de leur bouche des accents enflammés. Ce sont les Justin, les Irénée, les Origène, les Cyprien, les Athanase, les Ephrem, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Fulgence, les Bernard, les Thomas d'Aquin, les François de Sales et tant d'autres, qui

la célèbrent et qui, au nom de l'humanité régénérée et sauvée, saluent sa beauté, sa grâce et sa royauté.

* *

Tout le monde connaît la filiale piété de S. Bernard pour la divine Mère du Sauveur. Marie l'en récompensa par les grâces les plus signalées. Ce grand génie, ce saint religieux, cet illustre thaumaturge, l'oracle des rois et des peuples de son temps, prêchait en Allemagne la croisade contre les mahométans pour la délivrance des Lieux Saints. Un jour, passant devant une statue de la T. S. Vierge, il s'écria : « Je vous salue, Marie, » et aussitôt une voix claire et intelligible, toute pleine du plus suave amour, répondit : « Je vous salue, Bernard, » inondant l'âme du saint abbé de Clairvaux d'une ineffable consolation.

Le salut de Marie, c'est la paix, c'est la joie, c'est l'amour, c'est la bienveillance, c'est l'assistance plus que maternelle, c'est un secours varié et approprié à tous les besoins.

Saluons donc Marie, mais avec une âme bien pure, avec un cœur plein de respect, de confiance et d'amour ; en nous unissant aux sentiments que toutes les âmes saintes ont éprouvés en la saluant depuis dix-neuf siècles. *Ave, Maria !* Marie nous répondra sûrement du haut du ciel : « Mon enfant, je te bénis ! »

2e Jour

« AVE MARIA ! » C'EST LE SALUT DE LA TERRE *(fin)*

Le salut le plus beau et le plus touchant, c'est celui de l'ami à son ami, celui de l'enfant à son père et à sa mère. Et Marie est notre Mère !

« Si je vous dis, s'écriait le P. Lacordaire : Je vous estime, ne puis-je pas vous dire autre chose ? Oui, car je puis vous dire sans peine : Je vous admire. Si je vous dis : Je vous admire, ne puis-je pas vous dire autre chose encore ? Oui, car je puis vous dire : Je vous vénère. Et si je dis : Je vous vénère, ne puis-je pas vous dire quelque chose encore ? Ai-je épuisé dans ce mot la parole humaine ? Non, j'ai encore une chose à vous dire, une seule, la dernière de toutes, je puis vous dire : Je vous aime !... Dix mille mots précèdent celui-là ; mais aucun autre ne vient après dans aucune langue, et quand on l'a dit une fois, il n'y a plus qu'une ressource, c'est de le répéter à jamais. »

« *Ave, Maria*, je vous salue, Marie ! » Cette salutation à Marie dit cela, elle dit tout cela !

I

« Ave, Maria ! » Ce fut le salut de tous les saints et de toutes les âmes chrétiennes.

Dix-huit siècles nous séparent du berceau de l'Eglise : durant ce long intervalle, combien de fois la Salutation angélique n'a-t-elle pas été répétée par les innombrables générations qui se sont succédé sur la face du globe ?

Après le *Pater*, aucune prière n'a été plus familière, plus usuelle que celle-là : elle est devenue la prière des riches et des pauvres, des enfants et des vieillards, des savants et des ignorants, des prêtres et des fidèles, des rois et des sujets, la prière de tous les âges, de toutes les conditions.

Elle a été entendue au foyer de la famille, dans l'enceinte du temple, sur les chemins qui menaient les pieux pèlerins aux sanctuaires de Marie.

S. Dominique, en instituant le Rosaire, la fit réciter à tous les fidèles qu'il évangélisait, pour obtenir la conversion des hérétiques.

Et pendant que les armées de la chrétienté livraient bataille aux Turcs dans le golfe de Lépante, pour assurer cette victoire éclatante, qui devait affermir pour longtemps la paix de l'Europe, quelle prière récitait-on à Rome ? L'*Ave, Maria*.

Tous les saints et tous les bons chrétiens se sont inspirés de l'esprit de leur Mère, la Sainte Eglise. Ils ne tarissent pas d'éloges quand ils parlent de la Salutation angélique et ils ont aimé à la dire et à la redire encore.

« Quand je prononce ces mots, dit le Bienh. Alain, le ciel se réjouit, et Satan prend la fuite. » — « Quand nous saluons par l'*Ave* cette Vierge bénie, dit S. Bonaventure, elle nous répond toujours par quelque grâce du ciel. » — « Quand on entre dans sa chambre ou qu'on en sort, dit S. Bernard, le soir avant le coucher, le matin au moment du réveil, partout l'*Ave, Maria* attire une multitude de bénédictions. » — Aussi bien S. Alphonse Rodriguez renouvelait toutes les heures ce salut à Marie.

L'*Ave, Maria* a fait les délices des rois : Edouard III d'Angleterre, Charles-Quint d'Allemagne, Casimir de Pologne, Henri IV, Louis XIV, Louis XVI de France aimaient à le réciter.

L'*Ave, Maria* est cher aux grands théologiens et aux grands orateurs. Le savant Suarez avait coutume de dire qu'il donnerait volontiers tous ses doctes ouvrages pour un *Ave, Maria* bien dit. Bossuet ne manquait jamais de réciter son chapelet avec la simplicité d'un enfant. Lacordaire l'imitait dans sa dévotion comme dans les élans sublimes de la parole, et il disait que « quand une bouche humaine répète à Marie les mots de la Salutation angélique qui furent le signal de sa divine maternité, le cœur de Marie s'émeut au souvenir d'un moment qui n'eut point de semblable au ciel et sur la terre. »

L'*Ave, Maria* fait les délices et est la ressource suprême des savants les plus illustres. — Ne vit-on pas le libérateur de l'Irlande, Daniel O'Connel, se promener le chapelet à la main, entre deux de ses discours qui faisaient trembler l'Angleterre? Il comptait plus sur un *Ave, Maria* pour la délivrance de sa malheureuse patrie que sur la force de son éloquence. — Le célèbre docteur Récamier, le médecin des grands et des rois, dont la réputation était mondiale, disait son chapelet avec la piété d'un premier communiant ; pour lui l'*Ave Maria* était « le coup de sonnette qui appelait à son aide la T. S. Vierge. » — De nos jours, le grand Chevreul disait son chapelet. Ampère, l'illustre Ampère, disait son chapelet; Frédéric Ozanam, tout jeune, le surprit le disant dans une église de Paris, et cette vision l'affermit si profondément dans la foi que plus tard il disait : « Le chapelet d'Ampère a plus fait pour moi que tous les livres et les sermons... »

II

« Ave, Maria ! » C'est plus que jamais le salut des âmes chrétiennes à notre époque.

L'*Ave, Maria*, si populaire parmi les générations qui nous ont précédés, n'est pas inconnu de nous, grâce à Dieu ; les chrétiens les moins instruits le savent et le récitent.

La mère de famille, si elle est soucieuse de remplir son devoir, l'apprend à ses enfants dès que leurs lèvres commencent à articuler, et elle se résigne volontiers à toutes les difficultés qu'il lui faut vaincre, à toutes les répétitions qu'elle doit faire pour le graver dans leur mémoire.

Cette prière, une fois apprise, ne s'oublie plus. Elle est si courte que les plus affairés peuvent la réciter.

Que de fois n'ai-je pas entendu dire aux malades : « Mes souffrances ne me laissent aucune liberté d'esprit ; je ne puis pas prier ; tout ce que je puis faire, c'est de dire *Notre Père* et *Je vous salue, Marie !* »

Oui, malgré le dépérissement de la foi, malgré les envahissements de la négligence, la Salutation angélique reste une prière connue, aimée et répétée par tous les chrétiens.

J'oserai dire que l'*Ave, Maria* est plus aimé que jamais. Ecoutez : que disent les foules qui se pressent dans les sanctuaires de Marie, à Lourdes surtout ? Quel est leur chant de prédilection, celui qu'elles répètent avec le plus d'enthousiasme ? Ah ! vous le savez sans doute, pour avoir pris part à quelqu'une de ces imposantes et grandioses manifestations de foi : c'est sur des milliers de lèvres, chanté avec amour, le salut de l'Ange : *Ave, Maria !*

Enfin, n'est-ce pas de nos jours que Léon XIII a établi le mois du Rosaire ? Nous avions déjà, et c'est un pieux héritage du siècle dernier, nous avions déjà le mois de mai, mois béni où les enfants de Marie se plaisent à l'honorer et à l'invoquer, et voici que Léon XIII, par une de ces inspirations qui viennent du ciel, a voulu que le peuple chrétien, pendant tout le mois d'octobre, se réunît encore au pied de son image pour réciter le chapelet et ainsi lui dire mille et mille fois : « *Ave, Maria !* Je vous salue, Marie ! »

* *

Après cela, soyons heureux et fiers de redire avec l'Ange cette douce salutation, de la redire après les apôtres, après les martyrs, après tous les siècles. Qu'il soit doux à nos lèvres, plus doux encore à notre cœur, cet *Ave, Maria* qui nous arrive comme un écho du ciel, répété par toutes les saintes âmes qui ont passé sur cette terre. Saluons tous les jours par cette prière la Vierge bénie qui nous a été donnée pour mère. Ne me dites pas que vous n'avez pas le temps de prier : un *Ave, Maria* est bientôt récité. Ne passons pas un jour sans le dire. La Sainte Vierge, qui accueille nos hommages avec une maternelle bienveillance, y répondra par d'abondantes bénédictions.

EN LISANT

LE MESSAGE DES ANGES DE LA RÉSURRECTION

Ecce duo viri steterunt secus illas in veste fulgenti.
Voici que debout à côté d'elles apparurent deux hommes vêtus de robes resplendissantes.
(Luc, XXIV, 4).

Il faisait sombre encore lorsque, devançant le premier jour de la semaine, Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et Salomé sortirent de la ville.

Elles étaient encore à quelque distance du Jardin, quand tout à coup la terre trembla sous leurs pieds. Trop éloignées du tombeau pour se rendre compte de ce qui se passait, les trois femmes hésitèrent. Puis rassurées par le silence, elles entrèrent dans le Jardin. L'ouverture béante du sépulcre apparut à leurs yeux, car l'énorme pierre avait été roulée à l'écart.

A cette vue, Madeleine, hors d'elle-même, s'élance vers Jérusalem ; pas de doute, le tombeau est violé, et le corps est à l'abandon.

Plus calmes, les deux autres femmes pénètrent dans la grotte. Et voici que deux anges à face humaine leur apparurent vêtus de robes brillantes. Effrayées, elles courbaient leur front vers la terre.

« Pour vous, leur dit l'ange qui était assis à la droite, ne craignez point ! Je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Pourquoi voulez-vous trouver Celui qui est vivant, au milieu des morts ?... Il n'est plus ici ! Il est ressuscité, comme il l'a dit !... Venez et regardez l'endroit où il était déposé... Rappelez-vous ce qu'il vous disait lorsqu'il était encore en Galilée : « Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. »

« Et maintenant, allez sans retard apprendre à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité. Il sera avant vous en Galilée. Là vous le verrez comme lui-même vous l'a dit... Voilà le message que j'avais à remplir auprès de vous. »

* *

Pour qui, la teneur et les privilèges de ce message ? Pour des âmes qui ont suivi le Christ jusque dans les ombres de la mort : « Je sais, dit l'ange, que vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. »

Les Apôtres avaient fui au jardin de l'agonie, comme des brebis qui se dispersent quand le berger est frappé. Quelques heures plus tard, écrasé par le poids de son reniement odieux, S. Pierre quitte la cour du grand-prêtre, sous le feu d'un regard aimé, tout chargé de douleur et d'amour ; le repentir le chasse au loin.

S. Jean, Nicodème, Joseph d'Arimathie quittent le Jardin, dès que la grosse pierre est roulée à l'entrée du tombeau.

Mais les femmes fidèles demeurent. Elles sont assises, le front appuyé à la paroi du rocher, au crépuscule. Rien ne leur a échappé des détails de la toilette funèbre : l'embaumement avec les aromates fixés dans les plaies par des bandelettes qui enserrent le corps, l'enveloppement dans le suaire, le dépôt sur le banc funéraire. L'imminente chute du jour a précipité l'ensevelissement. Ces soins hâtifs ne suffisent ni à la dignité du défunt adoré, ni à leur amour.

Quelle inspiration les pousse sur le chemin du sépulcre, dès que l'aurore blanchit le ciel ?

La foi en la Résurrection ? Non, certes. Comme les meilleurs, après le drame sanglant, elles n'y croient pas. Les prophéties si claires de la résurrection se sont éteintes dans leur esprit, comme des étoiles dont le scintillement disparaît dans les nuages noirs de la tempête.

Non, *c'est l'amour*.

L'amour délicat, qui s'attache à la dépouille de celui que l'on croit mort, comme à une relique.

Quel prix Jésus attachait à ce geste, il l'avait dit